

Chapitre un

DE L'ATHÉISME RELIGIEUX À L'ATHÉISME ATHÉE

Le livre des paradoxes

Dans ma maison près de New York habitent quatre Français et quatre Américains, pour un total de cinq personnes. Non, ce n'est pas une contradiction ; c'est un paradoxe. Les paradoxes m'enchantent. Un paradoxe est un groupe d'affirmations qui, au premier abord, ont l'air contradictoires, mais se révèlent finalement tout à fait cohérentes. C'est une histoire qui a l'air de ne pas tenir debout, mais dès que l'on fournit la clé, elle se révèle parfaitement sensée, et toute la tension est retirée. En l'occurrence, la clé du paradoxe ci-dessus n'est pas si difficile à deviner : ma femme Katherine est américaine, je m'appelle Guillaume et je suis français, et nos trois adorables enfants ont la double nationalité, ce qui fait qu'une personne comptant les citoyens américains vivant chez moi va en trouver quatre en comptant mes enfants, et de même pour une qui compte les citoyens français, sans pour autant requérir huit personnes dans ma famille – Dieu merci, c'est déjà assez animé avec trois enfants en bas âge !

Une fois la clé en main, un paradoxe vous pousse presque à vous frapper la main sur le front : « mais bien sûr ! » C'est une des raisons pour lesquelles j'aime autant les paradoxes : cette

retombée de pression une fois que les choses sont clarifiées, et que la contradiction est éloignée. Le monde tourne toujours rond, la vérité est toujours cohérente, et le cerveau peut se reposer. Le tour est joué et la vie continue.

Ce livre est en quelque sorte un recueil de paradoxes. C'est l'histoire d'un scientifique, ingénieur en informatique financière, qui se retrouve docteur en philosophie. C'est aussi l'histoire d'un conférencier en philosophie qui n'a pas eu la moyenne au bac de philo ! C'est l'histoire d'un Français fier de l'être, mais que ses enfants appellent « Daddy ». C'est l'histoire d'un homme immoral qui vous parle du bien, l'histoire d'un athée hostile à la religion qui vous parle de l'existence de Dieu, et l'histoire d'un homme vous parlant du bonheur alors qu'il l'a cherché dans tous les mauvais endroits. Enfin, c'est surtout une histoire à dormir debout que je vous invite à croire, alors que je ne l'aurais pas crue moi-même il y a quelques années.

Les puzzles

Résoudre des paradoxes, au fond, est l'âme de mon métier de philosophe. Le mot « philosophie » peut faire peur, et conjugue pour certains toutes sortes d'idées souvent négatives (certaines à juste titre !), mais pour moi, un philosophe — du moins un *bon* philosophe — est tout simplement un penseur rigoureux qui travaille à résoudre des puzzles intellectuels importants. « Philosopher, c'est savoir les choses¹ » disait Ernest Renan. Le philosophe que l'on dit « analytique », examine minutieusement des affirmations pour étudier leur cohérence. Si elles contiennent réellement une contradiction, il essaie de démontrer leur incohérence avec de bons arguments. Si, au contraire, elles se révèlent n'être qu'un paradoxe, le philosophe clarifie les termes : il dévoile alors l'illusion

pour montrer qu'après tout, ces affirmations sont cohérentes. Clarifier les mots, déceler les erreurs de logique, fournir des arguments valides, les expliquer avec éloquence : toutes ces activités ne servent bien entendu pas uniquement en philosophie. Ces compétences, aiguisées par mon doctorat en philosophie, je les utilise quotidiennement dans mon (vrai) métier de jour. Je suis ingénieur en informatique, et je travaille dans la finance à New York, dans la salle des marchés de matières premières d'une banque française. Je travaille avec des traders qui achètent et vendent du gaz naturel, du pétrole, de l'électricité, du maïs, du café, des métaux, et toutes sortes d'autres matières premières. Pour ce faire, ils ont d'énormes besoins de logiciels (rapides, fiables, et sécurisés), et mon travail est de développer ces logiciels. Enfin, *c'était* mon travail, jusqu'à ce qu'on me demande de diriger l'équipe — je maintiens par ailleurs que mes compétences en philosophie sont grandement responsables de cette promotion — et maintenant que je suis le chef de l'informatique pour la salle de marché, je mets moins souvent les mains dans le code logiciel. Même si j'ai moins l'occasion de résoudre moi-même ces puzzles, je dirige et je « coache » des personnes qui résolvent les puzzles pour moi, alors l'enjeu est toujours le même.

Jeux et jouets d'une « tendre » enfance

Résoudre des puzzles, qu'ils soient philosophiques ou informatiques, ce n'est en fait qu'une façon honnête de gagner ma vie et de subvenir aux besoins de ma petite famille, tout en faisant ce que j'ai toujours aimé faire : jouer. Mes jeux n'ont pas toujours été aussi intellectuels ou aussi lucratifs, mais ma mère vous dira que j'ai toujours été passionné par les jeux et les jouets, depuis ma plus tendre enfance. « Ma plus tendre enfance » : cette expression est amusante, parce qu'elle est uti-

lisée même par ceux dont l'enfance était tout sauf tendre, mais la mienne l'était particulièrement. La vie est bien facile quand on est le préféré de sa maman. Mon grand frère Nicolas et ma petite sœur Estelle vous diront peut-être qu'ils ont le même sentiment d'avoir été le ou la « préféré(e) », et c'est vous dire si nous avons été aimés par nos parents. Mais je dispose quand même d'un argument qu'ils n'ont pas dans la course à la place de « chouchou de maman » : je suis son portrait tout craché. Alors que mon grand frère Nicolas et ma petite sœur Estelle ont tous les deux les cheveux blonds et les yeux clairs de mon père, je me suis retrouvé avec la peau très bronzée, le regard sombre et les cheveux noirs et ondulés de ma mère. Enfin, de ma « maman », car le mot « mère » n'est pas assez familier pour qu'on l'appelle comme ça, au point qu'en grandissant, « mère » nous a presque été présenté comme un gros mot pour parler de maman. *Maman*, donc, a littéralement dédié sa vie à s'occuper de ses trois enfants (moi un peu plus que les autres, si, si, j'insiste). Pour nous nourrir, nous habiller, nous emmener au sport, à la musique, aux anniversaires, suivre nos études et nous pousser à faire de notre mieux. Et tout cela en gardant un regard bienveillant sur sa « compagnie des lapins bleus » comme elle nous appelait tendrement, alors que nous jouions sagement (ou pas) à la maison. Ne me demandez pas pourquoi elle a cherché notre surnom dans la comédie musicale *Émilie Jolie*, je n'en avais aucune idée. Pour moi, c'était juste une preuve touchante de plus qu'elle nous aimait tendrement. La belle vie se mesurait alors par la quantité de temps disponible pour jouer, éventuellement avec Nicolas et Estelle.

Un petit garçon qui aime les jouets, quoi de plus banal, me direz-vous. Peut-être, mais j'éprouvais une réelle passion pour le jeu. Les figurines de toutes sortes, les briques Lego,

les jeux de société, les jeux de cartes à collectionner se sont ainsi succédé dans mes placards et dans mon cœur. J'étais toujours celui qui cherchait à organiser un jeu avec Nicolas, Estelle, ou les parents ; et quand j'obtenais un accord général pour faire un jeu de société tous les cinq, c'était le jackpot !

Peintres improvisés

En quelques années, mes jeux de société sont devenus des jeux de plateau très élaborés avec toutes sortes de figurines. Un peu plus tard, un cousin un peu plus âgé nous avait un jour montré qu'il peignait lui-même ses figurines. Révélation ! En rentrant à la maison, je me suis inspiré de son exemple, et j'ai lancé l'idée folle à Nicolas : « et si on essayait de peindre les figurines d'un de nos jeux de plateau, pour voir si on y arrive ? » Il m'a regardé avec des yeux exorbités, comme si j'avais suggéré le massacre d'un de nos précieux trésors, mais il a finalement accepté, et on s'y est risqué. Je ne vous cache pas que le résultat était pathétique, mais nous avons continué, et de fil en aiguille, nous sommes devenus un peu moins incompetents, nous avons acheté des peintures spécialisées, et avons découvert un nouvel univers de jeux de plateaux, jeux de bataille fantastiques aux figurines sculptées à peindre. Nous avons dédié des heures et des heures à la peinture et au jeu, pour finir par être vraiment bons : certaines de ces figurines furent peintes de façon assez impressionnante, et le petit garçon qui vit toujours dans mon cœur d'adulte en est encore très fier. Dans mon zèle, j'ai même transmis le virus à ma sœur Estelle qui en a appris les ficelles, et a, elle aussi, produit quelques belles pièces. J'ai toujours aimé transmettre aux autres ce que j'avais appris moi-même, mais ici, la manœuvre n'était pas entièrement désintéressée. J'avais ainsi recruté une personne de plus pour jouer avec moi une

fois que ses figurines seraient peintes ! Avec deux grands frères produisant une telle influence, ma sœur, aujourd'hui adulte, ne laisse aucun doute sur le fait que nous l'avons bien poussée dans ce sens : elle et son mari sont maintenant tous deux passionnés de jeux, et sa collection contemporaine de jeux de société ferait honte à la mienne.

Noëls et jeux vidéo

Au-delà des jouets et des jeux de société, mon enfance ludique a pris un tournant délicieux une belle année, à un retour de vacances d'hiver. Nous avons passé une semaine à la montagne pour skier dans les Alpes avec toute la famille du côté de papa – notons ici qu'il ne m'est pas plus naturel de l'appeler « père », que d'appeler maman « ma mère », alors pardonnez-moi le langage familial, mais pour moi, il s'agit bel et bien de « papa » et « maman ». Nous avons ensuite pris le chemin du retour des vacances, comme d'habitude une traversée du pays dans la longueur, pour rentrer des Alpes vers la région parisienne. Après une journée entière passée sur la route tous les cinq, nous sommes sortis de la voiture enfin garée devant notre maison. Les vêtements chiffonnés, les cheveux en pétard, les bagages sur le dos et les oreillers à la main, Nicolas, Estelle et moi nous sommes approchés de la porte d'entrée, prêts à savourer le confort de notre maison retrouvée. Les parents ont ouvert la porte, et nous ont laissé passer. Nous avons franchi le seuil, et là, au beau milieu du salon, la surprise nous a sauté aux yeux. Noël ! Pour rassembler tous les oncles et tantes du côté de papa ainsi que tous les cousins, nous avons exceptionnellement dû partir skier pendant les vacances de Noël, nous forçant – quel scandale – à ne pas être à la maison le 25 décembre au matin. Nous avons

alors eu quelques jouets apportés sur le lieu de vacances par les parents pour l'occasion au matin du 25, mais un soupçon nous restait qu'il y aurait probablement une surprise au matin de notre retour à la maison. Nous avons partiellement raison : il y avait bien une surprise, mais elle n'attendrait pas le matin. Une pile de paquets avait été installée soigneusement dans le salon par les parents en secret avant notre départ. Ils avaient simulé une visite du Père Noël en notre absence ! Fort. L'excitation nous envahit, et le temps d'arracher les emballages dans l'euphorie complète, nous découvrîmes la pièce de résistance : une console Nintendo ! Inespéré... Mon père était informaticien dans une société qui fabrique du matériel aéronautique, et a toujours eu des ordinateurs à la maison, ce qui fait que nous avons vu les ancêtres des ordinateurs – et avec eux les tout premiers jeux vidéo – défiler à la maison devant nos yeux ébahis. Mais très rapidement, en matière de divertissement, les ordinateurs se sont fait dépasser par les « consoles » de jeux vidéo, et il avait fallu convaincre les parents que nous avions « besoin » d'une console.

Ce débat fut apparemment gagné ce Noël, et la merveilleuse console Nintendo avait été achetée pour ce deuxième volet de Noël après l'heure. C'était probablement Nicolas qui avait plaidé notre cause auprès des parents. Mon grand frère a deux ans de plus que moi, et a toujours été le pionnier ouvrant en premier toutes les portes par lesquelles je suis ensuite passé. Le choix des jeux, le choix des sports, le choix des goûts musicaux, tout a été testé et introduit par lui, et j'ai toujours fidèlement suivi ses pas, faisant toute confiance à ce héros marchant en toutes choses devant moi. Du moins en toutes choses *importantes*, et comme l'obtention de notre première console de jeux vidéo était *hautement* importante, Nicolas fut probablement au centre des négociations parentales.

Ce Noël était assurément spécial, mais de manière générale, Noël dans ma famille, pour un accro aux jouets, était une expérience indescriptible : en quelques instants je découvrais une montagne de nouveaux jouets, et j'avais toute la journée devant moi pour les essayer, passant de l'un à l'autre sans arrêt, en comprenant bien que mon frère et ma sœur allaient faire la même chose de leur journée, donc seraient tout disposés à jouer avec moi, et ce pour quelques jours de vacances d'affilée. Overdose de divertissement. La vie est belle, l'enfance est «tendre».

Les devoirs, les épinards, et la messe

L'enfance est tendre, mais du point de vue du petit garçon, pas entièrement sans embûche : il y a bien évidemment quelques obstacles dressés entre moi et les jeux. Une «maman» qui se dédie entièrement au bien-être de ses enfants veut dire des permissions limitées et raisonnables sur le temps quotidien passé devant les jeux vidéo, un suivi impeccable de nos devoirs d'école, et des repas équilibrés. «Guillaume, ça fait combien de temps que tu es devant cet écran ?» «Guillaume, tu finis tes épinards, sinon il n'y a pas de jeu après le dîner». «Guillaume, tu apprends ta leçon d'histoire et tu viens me la réciter»... Et trois tentatives échouées plus tard : «Guillaume, tu perds ton temps à revenir sans la connaître par cœur ; apprends ta leçon et reviens quand tu la connaîtras ; il n'y a pas de jeu tant qu'elle n'est pas apprise».

J'ai beaucoup de patience pour les choses qui m'intéressent, mais très clairement, tout ne m'intéressait pas dans la vie, loin de là. L'histoire-géo tout particulièrement. J'ai toujours brillé en maths et autres sciences, mais j'étais tout bonnement incapable de retenir à long terme la moindre date historique,

et ma connaissance de la géographie se limitait aux endroits où j'habitais, et ceux où nous allions en vacances; c'était suffisant: mon monde à moi. En l'occurrence, notre maison était dans le sud-ouest de la région parisienne, près de Versailles, à Montigny-le-Bretonneux dans la commune de Saint-Quentin-en-Yvelines; une localisation parfaite pour bénéficier du confort et des aises d'une ville nouvelle, tout en ayant une maison assez grande pour nous cinq, un jardin (pour jouer!), et, malgré tout, être à distance raisonnable de Paris en train lorsque mes études supérieures m'amèneraient à faire le trajet tous les jours tout en continuant à loger chez mes parents pour ne pas accumuler de dette étudiante. Quant aux vacances, nous allions parfois skier dans les Alpes en hiver, et les étés se partageaient entre la plage (soit sur la Méditerranée soit dans le sud de la côte atlantique), et la maison d'été de mes grands-parents paternels, qui, bien qu'habitants à Versailles en hiver, passaient leurs étés dans une grande ferme convertie en maison, en Provence, entre Manosque et Forcalquier. Certains de mes meilleurs souvenirs d'enfance se passent l'été dans cette maison de Provence, partiellement parce que les vacances d'été sont remplies presque exclusivement de temps de jeux (mes grands-parents y avaient aussi fait creuser une piscine!), et partiellement parce que la nourriture était si bonne! Les calissons, la tapenade, les petits-déjeuners de Provence avec le pain campagnard grillé, couvert de beurre et tartiné de miel de lavande artisanal local étaient tout simplement divins.

En revanche, de retour à notre maison parisienne, quand les vacances étaient finies, tous les repas ne pouvaient pas être au goût d'un petit garçon capricieux. Je me suis vu tester la patience infinie de mes parents dans des combats contre les épinards, les brocolis et la ratatouille. Ils avaient bien sûr le dernier mot à chaque fois, et mes colères ne faisaient que

repousser l'inévitable : je finissais toujours par manger ce qui m'était imposé, pour enfin retourner à mes jeux, bien entendu.

Enfin, dans la même catégorie que les devoirs et les épinards, c'est-à-dire la catégorie des obstacles se dressant entre moi et mes jouets, se trouvait la messe. Oui, ma famille était catholique, relativement pratiquante, et nous allions à la messe plus ou moins tous les dimanches. La messe catholique n'est déjà pas en soi un événement particulièrement attrayant pour un petit garçon, mais elle l'est encore moins lorsqu'elle se présente comme l'ennemi d'une *autre* activité du dimanche matin : les dessins animés ! Tout comme les jeux vidéo, le temps de télévision était strictement régulé par les parents, mais nous avions, avec Nicolas et Estelle, la permission, le dimanche matin, de tomber du lit, prendre nos couettes et nos oreillers, descendre dans le salon, et regarder les dessins animés. Blottis sur le canapé sous une montagne de couettes et d'oreillers, nous regardions ces dessins animés classiques de notre enfance, et dont je serais encore capable de vous chanter les génériques d'introduction. Voilà encore une bonne poignée d'excellents souvenirs d'une tendre enfance. Lorsque les parents descendaient pour nous interrompre et partir à la messe, il y avait toujours cette dose infime d'espoir qu'ils nous annonceraient « les enfants, on ne peut pas aller à la messe ce matin, parce que... » Et la suite n'aurait aucune importance, l'essentiel étant que l'on saute la messe ! Hélas, cette issue était assez rare, et nous finissions ainsi à l'église pour la messe catholique.

Regarder la religion d'un air pas très catholique

Mes tout premiers souvenirs de la messe sont assez flous car très éloignés, mais je me rappelle être allé à l'église « Saint-

Martin » dans le centre-ville de Montigny-le-Bretonneux. C'était une vieille église de pierre, dont l'internet me dit maintenant qu'elle a été construite aux alentours du XIII^e siècle, et partiellement reconstruite en 1610. Je trouve ce genre de patrimoine fascinant aujourd'hui, parce que j'habite aux États-Unis où il serait quelque peu difficile de trouver un bâtiment datant du XIII^e siècle. Mais à l'époque, ça ne me touchait pas plus que cela. La seule chose dont je me souviens, c'est que le prêtre s'appelait « Père Silvano ». Probablement italien, il avait un accent à couper au couteau. Je me souviens tout particulièrement de la façon dont il disait de Jésus chaque semaine qu'« il pr'lit le pain, le r'lompit, *euuh* le donna à ses disciples, en disant, pr'lenez *euuh* mangez-en tous ». Ce « euuh » prononcé à la place du « et » m'avait fait penser qu'il se trompait à chaque fois : « prenez... euuh non... en fait... mangez-en tous ». Je me disais que c'était quand même incroyable : c'était la même phrase qu'il devait répéter toutes les semaines pendant la cérémonie qui introduit le pain et le vin de l'eucharistie et il n'était pas capable de l'apprendre correctement ?

Pour le prêtre ou pour l'assemblée, il y a un certain nombre de choses à mémoriser et à réciter pendant la messe. Apprendre ces choses par cœur ne m'enthousiasmait pas plus que les leçons d'histoire-géo. Je n'en avais alors appris qu'une seule : la prière du « Notre Père ». J'étais assis dans mon lit, maman m'avait apporté un livre avec la prière écrite en grosses lettres et elle l'avait patiemment répétée avec moi, jusqu'à ce que je la maîtrise. C'est plus ou moins la seule chose religieuse que j'aie apprise par cœur et dont je me souviens. Ma mère n'avait jamais fait la même démarche avec le fameux « Je vous salue Marie », j'en étais resté ignorant, malgré sa répétition systématique par l'assemblée tous les dimanches. Je sais qu'à cette époque, j'avais aussi de temps

en temps des «cours» de catéchisme, mais il ne m'en reste rien aujourd'hui, si ce n'est un vague sentiment que les enseignants voulaient qu'on se comporte bien, et qu'on fasse le bien autour de soi, comme Jésus. Vous me direz peut-être que ça n'est déjà pas si mal comme résumé. Après tout, la question de connaître «l'essentiel» selon Jésus lui avait été posée directement par un pharisien, docteur de la loi : «Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? Jésus lui répondit : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. C'est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même² ». Si l'on respecte le second commandement en terme d'importance, ce n'est donc peut-être pas si mal. Mais si vous me demandez aujourd'hui, là où la Bible devient vraiment intéressante, c'est quand elle explique ce qui se passe une fois que l'on a *échoué* et que l'on a, comme moi, enfreint tous ces commandements divins... Nous y reviendrons. À cette époque, toutefois, je n'y connaissais rien.

Si nous étions assez sympathiques de manière générale pour aimer relativement notre prochain selon le commandement numéro deux, je ne suis pas certain que l'on ait fait grand-chose avec le commandement numéro un : aimer Dieu de tout notre cœur, âme et pensée. J'avais bien appris le «Notre Père», mais je n'ai pas souvenir d'avoir prié pour parler directement avec Dieu. De mémoire, la messe aussi contenait uniquement des répétitions par cœur de prières toutes faites ou écrites à l'avance et lues à la congrégation. Je n'ai jamais eu le sentiment que nous adressions ces prières *à quelqu'un*, avec le but d'être entendus. Nous ne parlions pas non plus vraiment de Dieu en dehors de la messe ou du catéchisme. Même avant les repas, moment favorable, peut-

être, pour prier, nous ne nous soucions pas de remercier Dieu ; après tout, c'était maman la responsable ! En bref, en dehors de la messe et d'un cours de catéchisme par-ci par-là, la croyance en Dieu n'avait aucun impact direct sur ma vie. Je ne veux pas nécessairement parler pour les autres membres de ma famille et nos cercles d'amis, car ils avaient peut-être intérieurement une expérience religieuse bien plus significative que la mienne. Mais en tout cas, extérieurement, leur vécu paraissait semblable au mien, ce qui m'encourageait à ne pas poser plus de questions : tout semblait normal.

Une marraine impeccable... et athée

Un aspect positif de ma religion demeurait dans le fait qu'elle fournissait quand même quelques bonnes occasions de recevoir... des jouets. Chacune des étapes rituelles de la vie catholique amenait avec elle une bonne fête avec de la famille qu'on n'avait autrement pas l'occasion de voir souvent, et tels les rois mages saluant l'arrivée du bébé Jésus, ils apportaient toujours des cadeaux ! La championne du monde dans ce domaine était ma marraine, choisie à mon baptême, peu avant mon premier anniversaire. Les catholiques baptisent les bébés, car leur catéchisme affirme que c'est par le baptême que les hommes sont sauvés, voient leur péché originel pardonné, et gagnent ainsi l'accès au paradis, la vie éternelle en la présence de Dieu. Il est donc crucial de pratiquer ce rituel au plus tôt, pour garantir une issue favorable si le pire arrivait et que le bébé mourait sans avoir été pardonné. Mes parents n'avaient pas en tête ce but théologique – j'ose espérer qu'ils n'auraient pas attendu presque un an s'ils avaient eu pour but de m'épargner la perdition ! Ma mère me confirme aujourd'hui que son but était simplement de marquer une « entrée dans la famille de l'Église », ou quelque chose comme ça. Je fus donc baptisé

à un âge où il m'est impossible de m'en souvenir moi-même. Mes parents avaient choisi pour parrain mon oncle Jacques, et pour marraine, une jeune cousine de ma grand-mère qui s'appelait officiellement Christine, mais que tout le monde appelait d'un surnom charmant : « Titite ». Là encore, ne me demandez pas pourquoi ; l'utilisation systématique de son surnom était un peu comme la religion : si tout le monde autour de moi le fait et trouve ça normal, je ne me pose pas trop de questions, et j'imite la chose. « Titite », donc, comme marraine, fut un choix excellent, car dans mon monde à moi, la fonction principale du parrain et de la marraine était de « célébrer » les événements religieux, c'est-à-dire d'apporter des cadeaux, et Titite était particulièrement apte à cette tâche. Prof d'histoire-géo célibataire et quelque peu excentrique, elle avait toujours des idées farfelues de gadgets et autres jouets surprenants pour nous. Quand elle était invitée à dîner à la maison, elle apportait toujours une hotte de cadeaux pour nous trois, donc mon frère et ma sœur profitaient du filon, mais j'avais toujours une double ration, car j'étais le filleul. Nicolas et Estelle acceptaient ce privilège, car ils avaient eux aussi leurs parrains et marraines respectifs, et donc le flux de cadeaux entrants était en moyenne équitable. Titite était prof d'histoire-géo, mais pas la mienne, donc ma détestation profonde de la discipline ne l'impactait pas du tout, et puis, elle avait toujours de drôles d'histoires à raconter sur ce qui s'était passé dans sa classe, ou ce qu'elle avait lu d'absurde dans les copies de ses élèves. Ses commentaires écrits en rouge dans la marge étaient parfois aussi comiques, ce qui faisait que l'on passait toujours un bon moment quand elle nous rendait visite ou que nous allions dîner chez elle.

Un autre aspect intéressant de mon parrain et de ma marraine, était le fait qu'ils n'étaient pas franchement croyants.

Jacques l'était peut-être, mais je ne l'ai jamais vraiment su, car nous ne nous voyions malheureusement pas souvent, et donc pas suffisamment pour observer un comportement religieux. En revanche, Titite était probablement plus que « pas franchement croyante », il semble juste de dire qu'elle n'était « franchement pas croyante ». Depuis que je suis « vraiment » devenu chrétien, les quelques discussions que j'ai eues avec elle sur l'existence de Dieu m'ont fait comprendre qu'elle n'était pas du tout disposée à considérer la question, et elle est de ceux qui trouvent mon changement d'opinion assez affligeant. Peu importe ! Elle était et elle demeure une personne que j'aime beaucoup, et qui s'est magnifiquement occupée de moi quand j'étais un petit garçon : une marraine athée impeccable !

« Célébrations »

Dans mon combat contre l'ennui sur le banc de la messe, une partie de la célébration me contrariait particulièrement : la communion. Tout le monde se levait pour aller en rang manger l'hostie distribuée par le prêtre, mais pas moi, car c'était réservé à ceux qui avaient fait leur « première communion ». Ce sentiment bizarre d'exclusion momentanée fit que je fus assez satisfait de voir venir cette étape de mon initiation catholique : ma première communion arriva enfin ! Mes souvenirs sont un peu flous, mais je crois me rappeler que c'était encore à l'église Saint-Martin à Montigny, et je me rappelle être assis dans la sacristie, avec quelques autres enfants qui, comme moi, se préparaient à recevoir leur première communion dans les jours à venir. On nous avait alors instruits sur la façon dont il fallait placer nos mains une en dessous de l'autre pour recevoir l'hostie consacrée dans la main du dessus, la mettre dans la bouche avec la main du

dessous, et puis attendre de l'avalier avant de s'asseoir. Lorsque l'enseignante avait demandé à un enfant de répéter les instructions, il avait dit que nous devions attendre d'avoir *digéré* l'hostie avant de s'asseoir, et l'enseignante avait répondu « j'ai bien peur que ça ne soit un peu long ! » ce qui avait fait rire le groupe. C'est tout ce que je me rappelle, si ce n'est qu'ensuite la messe officielle incluant notre première communion était trop longue à mon goût, mais que ma patience fut récompensée, car, bien entendu, la fête organisée à la maison après la messe fut l'occasion pour moi d'être couvert de cadeaux pour célébrer ma première communion. Youpi !

Le timing n'est ensuite pas bien clair dans mes souvenirs, mais quelque temps après, nous avons changé d'église. Je n'ai jamais su pourquoi, et je n'ai pas demandé, car j'avais peu d'intérêt, mais nous avons fréquenté une paroisse qui se rassemblait, toujours à Montigny, dans une salle polyvalente. L'embêtement était le même, sauf que le bâtiment n'était maintenant même plus ancien ou joli. Je ne me rappelle pas grand-chose, si ce n'est l'ennui éternel sur le banc de la messe, et la joie d'entendre les paroles de fermeture de la cérémonie par le prêtre nous renvoyant à la maison pour retrouver nos jouets.

Quelque temps après, nous avons, une dernière fois, changé de paroisse. Nous sommes allés à la messe dans une église un peu plus éloignée, à Saint-Lambert-des-Bois, commune dans laquelle officiait le « Père Doiteau », qui était un ancien ami de la famille de mon père. Cette église-là était ancienne. Son imposant orgue à tuyaux me fascinait. Nous allions parfois à la messe le samedi soir plutôt que le dimanche matin, ce qui avait deux avantages très nets : d'abord, le service était en général un peu plus court le samedi soir, et ensuite, cela

nous évitait d'interrompre les dessins animés du dimanche matin. De cette église de Saint-Lambert, j'ai quelques autres souvenirs un peu flous. Je me souviens que parfois, pendant la messe, le prêtre prenait un encensoir et se promenait dans l'assemblée pour le secouer au bout d'une chaîne en métal, afin de diffuser l'encens dans l'église. Je n'ai jamais su pourquoi et je n'ai pas demandé, mais j'ai trouvé ça original et presque divertissant, malgré l'odeur trop forte à mon goût. Je me souviens aussi qu'une fois par an, il y avait la célébration du dimanche des rameaux : basée sur l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem et son accueil par les foules qui lui pavèrent le chemin avec des rameaux, notre église distribuait en ce dimanche spécial des rameaux « bénis » par le prêtre, et que nous rapportions à la maison, pour attacher sur la croix au-dessus de notre lit. Là encore, le but m'échappait, mais je trouvais la décoration attrayante, alors je me suis sagement prêté au jeu.

Un peu moins sagement, il nous fallait aussi survivre à la fameuse messe du soir de Noël. Là encore, un jeu de patience : il s'agissait de résister à la célébration tout en étant excités à l'idée que le soir même, nous aurions droit à un repas extraordinaire préparé par maman et que le lendemain matin, nous découvririons avec euphorie l'explosion annuelle de nouveaux jouets pour Noël ! Chaque minute de cette messe interminable nous rapprochait alors de la victoire, mais il fallait passer en revue tous les rituels répétitifs. « Et combien de couplets va-t-on chanter dans cet hymne à rallonge ? », « et revoilà l'encensoir... », « Ah, maintenant c'est le “donnez-vous la paix” ». Cette partie de la messe m'a toujours laissé pantois : nous ne connaissions pratiquement personne dans l'assemblée, nous évitions (sans grand effort) de parler à qui que ce soit une fois dans l'église, même aux gens qui venaient

s'asseoir juste à côté de nous, mais pendant 15 secondes au milieu de la messe, à l'invitation du prêtre: «donnez-vous la paix du Christ», nous nous tournions vers nos voisins inconnus, faisons un sourire à peine forcé, et serrions leur main. Ce n'était pas mon moment favori.

Je n'ai pas grand souvenir de la fête de Pâques à l'église. Dans la vie du chrétien, c'est censé être l'événement le plus important: la célébration de la mort et de la résurrection de Jésus. Je n'ai jamais su pourquoi cet événement était si important, mais surtout, il était complètement éclipsé par Noël en termes de cadeaux. La fête que nous faisons en famille pour Pâques n'avait à peu près aucun rapport avec Jésus. Nos parents annonçaient que «les cloches» étaient passées, et nous allions dans le jardin pour récolter des bonbons et des chocolats perchés dans les buissons, apportés par ces prétendues cloches volantes. Parfois, on y trouvait éventuellement un jouet par enfant, ce que je préférais de loin aux chocolats, mais c'était beaucoup plus rare à Pâques. En tout cas, la résurrection de Jésus-Christ était complètement absente.

Profession de foi, confirmation... et infirmation

À cette période, ma foi supposée catholique commençait clairement à m'échapper, d'où l'ironie du rituel religieux suivant, auquel je fus confronté à l'âge de 12 ans environ: la «profession de foi». Autrefois appelée «communion solennelle», ce rituel d'origine particulièrement française et pas vraiment répandu dans les autres pays, consiste, comme son nom l'indique, à faire une «profession» de la foi catholique, afin d'affirmer publiquement que la foi de nos parents est maintenant bien la nôtre. Je n'avais personnellement pas

grande motivation pour ce but théologique-là, mais je savais que la profession de foi était une étape supposée importante, et qu'il y aurait une belle fête – et bien sûr, les cadeaux qui vont avec. Par ailleurs, ce rituel se préparait en partant trois jours en « retraite » avec le groupe d'enfants candidats à la profession de foi, et maman était alors aux commandes de son organisation, car elle était devenue responsable d'aumônerie dans mon collège privé (catholique) pour le niveau des classes de cinquième. Ses responsabilités principales consistaient à recruter, former et encourager des parents d'élèves bénévoles pour enseigner le cours de catéchisme d'une heure par semaine au collège, et enfin organiser la retraite et la profession de foi de tous les élèves de cinquième en fin d'année.

Durant cette retraite, je me souviens d'avoir été plus intéressé par les filles du groupe que par la foi que l'on s'apprêtait à professer, mais il y a quand même un moment de temps libre, où je me suis dit : *Et si je lisais un tant soit peu ma Bible pour voir ce qu'il y a dedans ?* Je l'ai ouverte au hasard sur l'histoire de Satan cherchant à tenter Jésus dans le désert. Trois fois de suite, Jésus lui répondit en citant l'Ancien Testament avec un art impressionnant de la répartie, et je me rappelle brièvement m'être dit : *Tiens, c'est amusant la répartie qu'a Jésus dans ce passage*, mais cette idée ne s'est pas éternisée, je me suis dit que « ce n'est qu'une histoire », et contrairement au but du rituel, ma foi professée ne fut pas vraiment la mienne. Pour la célébration officielle, nous portions une aube blanche, une croix en bois autour du cou, et un grand cierge dans la main. Ajoutez à cela mon appareil dentaire, des lunettes surdimensionnées et des cheveux bien trop volumineux, et vous comprendrez que les photos souvenirs gardées par maman m'exposent à vie à toute forme de chantage sous la menace de les rendre publiques.

Les photos furent un peu moins catastrophiques deux ans plus tard pour le dernier sacrement de mon initiation catholique : la confirmation. Là encore, le but théologique n'était pas clair pour moi. La confirmation est en fait un sacrement dans lequel l'initié est censé recevoir l'Esprit saint, lors d'une imposition des mains, pour l'équiper à vivre la vie de chrétien, et témoigner de sa foi aux autres. Je ne savais rien de tout cela, et tout ce que je savais était qu'il y aurait une fête, probablement avec une bonne pâtisserie française pour le dessert (rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche et cela me manque ici à New York), et, bien entendu, des cadeaux. Je me souviens encore de mon frère Nicolas, le jour de sa confirmation, me confier d'un air sérieux et très sincère : « Guillaume, tu sais, ce n'est pas pour les cadeaux que l'on fait ça ». Il s'était plus honnêtement rétracté quelques années plus tard !

Ma confirmation s'était ainsi passée sans encombre, mais elle fut suivie peu de temps après par mon *infirmité* : « Je n'y crois pas ». Avec l'arrivée au lycée, les parents nous avaient laissé progressivement un peu plus de libertés, le choix de ne pas aller à la messe si nous ne le voulions pas, et nous avions grandement décidé d'exercer cette option ! Comme souvent dans ma vie, c'est Nicolas qui avait ouvert le chemin, mais quand j'ai pu constater que tout se passait bien pour lui et que les parents étaient d'accord avec la manœuvre, je m'y suis précipité, et j'ai enfin pu mettre mes actions en accord avec ma confession, en admettant à haute voix ce que j'avais toujours plus ou moins été intérieurement : athée.

Chapitre deux

LA COURSE À L'INTELLIGENCE

Comment le chrétien pourrait-il à la fois remercier Dieu de nous avoir dotés de cet outil fabuleux qu'est la pensée logique, l'intelligence, et admettre que nous devons en abandonner l'usage au moment même où nous nous efforçons de nous approcher de lui¹?

ALBERT JACQUARD

Le buffet intellectuel de l'école

«C'est l'heure de goûter!» Si l'on peut parler d'une «heure» de goûter, elle était bien flexible chez les Bignon. Nicolas et moi avons déterminé qu'il était approprié de commencer un goûter à n'importe quel moment entre 16 heures et 18 heures. Avant 16 heures c'était de l'abus, et après 18 heures, ça risquait d'empiéter sur le dîner. Mais entre les deux, c'était le feu vert pour se jeter sur le pain, la confiture, les viennoiseries, et toute autre gourmandise appropriée. La qualité du pain et des viennoiseries à la française me manque un peu aujourd'hui à New York, mais la joie du goûter n'était pas que dans la nourriture, c'était aussi une sorte de célébration, un bon moment avec mon frère ou ma sœur, une occasion de s'asseoir ensemble et d'apprécier la vie. Les jours d'école, le goûter était la première activité au programme en rentrant à la maison, et très certainement un des moments culminants de la journée; un événement que nous voulions toujours à rallonge, parce que l'activité suivante serait... nos devoirs.

Nous avons chacun notre chambre avec un bureau adapté au travail d'école, mais pour une raison ou pour une autre, je préférais souvent faire mes devoirs sur la table de la cuisine directement après avoir fait disparaître les miettes du goûter. Maman était alors juste à côté; elle avait une présence encourageante, et ce serait plus facile si j'avais besoin d'aide ou besoin de négocier un délai dans la livraison de mes exercices ou la récitation de mes leçons. Oui, maman était derrière ses trois enfants et vérifiait notre travail scolaire à ce niveau de détail, ce qui explique très certainement en grande partie pourquoi nos études se sont si bien passées. Mon grand frère et ma petite sœur ont tous les deux fait leur scolarité avec un an d'avance (Nicolas avait commencé l'école un an à l'avance, Estelle avait sauté une classe) et ils ont chacun eu beaucoup de succès malgré leur âge inférieur à leurs camarades de classe.

Quant à moi, la question de sauter une classe ne m'a jamais été présentée. Apparemment, mes professeurs ont suggéré l'option à maman plusieurs fois, et elle a toujours refusé, en disant que si je sautais une classe, il me faudrait alors *travailler* pour continuer à avoir de bonnes notes. Impensable! En d'autres termes, « Guillaume est premier de la classe, mais il est fainéant et râleur, alors ne bouleversons pas cet équilibre fragile, merci bien... »

Je crois que j'ai toujours été râleur, mais je n'ai pas toujours été premier de la classe, du moins pas en toutes occasions. Il y avait toujours cette autre personne dans la classe (bien souvent une fille, je remarque) qui avait aussi d'excellentes notes, et qui parfois me prenait la première place dans un classement ou un autre. L'affront! Bien souvent à cause de ma moyenne modeste en histoire-géo, pas toujours compensée par mon succès en maths et en sciences. Mais dans l'ensemble, je me

suis retrouvé en tête de classe au collège et au lycée, ce qui rendit mes parents plutôt fiers. La question de ma filière ne se posa pas, il était clair qu'il me fallait faire une première et une terminale scientifiques. Les maths et les sciences étaient mes matières préférées, celles dans lesquelles j'avais le plus de succès, et, de ce qu'on m'en disait, la filière scientifique ouvrait aux meilleurs métiers. Je concède bien que cette affirmation est discutable, mais c'était ma perception à l'époque : les gens les plus intelligents sont des scientifiques ; il est très important d'être intelligent ; donc je serai scientifique. Comme mon père avant moi, et comme mon grand-père avant lui. J'étais parfaitement positionné pour suivre leur bel exemple.

Science héréditaire (et religion optionnelle)

J'ai un respect infini pour mon père et mon grand-père. Tous deux scientifiques et tous deux incroyablement intelligents (vous voyez, tout se recoupe), ils m'ont toujours impressionné et grandement inspiré ; mais aussi, détail gênant auquel je ne pensais pas trop à l'époque : tous deux croyaient en Dieu. Comment expliquer ce paradoxe ? Ne faut-il pas être bête et superstitieux pour continuer à croire en Dieu après être sorti de l'enfance intellectuelle ? C'était devenu ma perception de la chose. Mon frère et moi, ayant quitté l'Église catholique avec quelques frustrations d'avoir perdu notre temps sur les bancs de l'église, en sommes venus à l'appeler « la secte ». Les gens sont religieux parce qu'ils sont faibles ou attachés à leurs traditions, mais une personne mature et stable ne croit pas à ces sornettes. Alors comment m'expliquais-je la croyance en Dieu de papa et « Dady » (le surnom de mon grand-père) ? Pouvais-je l'expliquer par leur stupidité ? Plus facile à dire qu'à faire, quand on considère les individus en question.

Mon père est diplômé en mathématiques et, comme je l'ai déjà mentionné, il a travaillé comme informaticien pendant toute sa carrière dans une entreprise qui fabrique de l'équipement aéronautique. Ayant fait quelques brefs stages d'été dans cette entreprise, j'ai eu l'occasion de découvrir que tous les employés qui le connaissaient de près ou de loin avaient un respect intense pour lui. J'en suis sorti très fier. J'adore mon père et il est réellement un de mes héros.

Quant à mon grand-père, ce personnage peu croyable, il me faut vous en raconter un peu plus à son sujet. Michel Bignon, ou « Dady », est aujourd'hui âgé de 101 ans ! Il tient encore parfaitement debout (il montait encore à cheval à 90 ans passés), et a conservé toutes ses facultés intellectuelles. Il a une mémoire quasi photographique telle qu'il est encore capable de vous réciter des poésies qu'il a apprises à l'école primaire. Il parle couramment le français, l'anglais, l'allemand, l'arabe, traduit le latin, a des notions de russe, italien, espagnol, grec, hébreu et sanskrit.

Diplômé de l'École polytechnique, il a travaillé toute sa vie à la pointe de la science. D'abord dans les fours industriels, il recherchait les procédés chimiques pour traiter le gaz et le sulfure, puis il fut détaché chez USSI (usine de séparation isotopique) pour faire de la recherche nucléaire ! Il mit en place le procédé de séparation des isotopes de l'uranium. Avec le Commissariat à l'énergie atomique, il avait pour mission, sous la direction de Georges Besse, de créer le plus vite possible de l'uranium pour équiper la France de l'arme nucléaire, et accessoirement pour avoir une production latérale servant aux réacteurs civils. Il fut l'ingénieur en chef du procédé, c'est-à-dire au tout début des étapes de création du système, qui fit donc de la France une puissance nucléaire. Son équipe

construisit l'usine militaire de Pierrelatte dans la Drôme, et puis il servit de conseiller pour la construction d'une usine civile. Il a aussi contribué à la construction d'une raffinerie de pétrole ELF à Grand-Puits. Il a ensuite travaillé chez IBM France, où il a créé les premiers programmes des premiers ordinateurs aux capacités puissantes mis sur le marché. Il a continué dans la pétrochimie, servant à la construction de plusieurs usines d'ammoniac, puis une centrale d'énergie solaire thermodynamique à Targassone, et enfin il fut le secrétaire général de l'association française pour le développement de l'énergie solaire, ayant également enseigné les sciences industrielles à l'université de Poitiers. Il a survécu aux deux guerres mondiales, dirigé des territoires grands comme la France dans le Sahara pendant la Seconde Guerre mondiale, et il en a gardé des histoires tout bonnement hallucinantes à nous raconter. À l'approche de ses cent ans, il a écrit une autobiographie² que j'ai maintenant dévorée plusieurs fois, dans laquelle je découvre des éléments fascinants à chaque relecture. Quelle vie ! Et au milieu de toutes ces aventures, cet homme polyvalent a épousé ma grand-mère Hélène, qui lui a donné six enfants (six garçons !), mon père venant en quatrième position.

Ce qui nous ramène à notre question devenue quelque peu absurde : faut-il être bête pour croire en Dieu en ce siècle ? Visiblement, ça n'était pas strictement nécessaire dans le cas de papa et Dady. Mais malgré les contre-exemples ambulants que semblaient être mon père et mon grand-père, j'avais absorbé cette présupposition, et j'ajoute (pour ma défense ?) que ce n'est pas moi qui l'avais inventée. Cette affirmation se trouve de façon assez consistante dans la culture française, et ce, depuis au moins le dix-huitième siècle. Le baron d'Holbach, philosophe athée français des Lumières, écrivait

que « Pour être bon chrétien, il est très important de n'avoir point de cervelle ou de l'avoir bien rétrécie³ » et que « Tout bon chrétien doit être dans cette heureuse simplicité qui dispose à croire sans examen les choses les moins croyables sur la parole de ses guides spirituels⁴ » ou encore, « La foi est l'effet d'une grâce que Dieu n'accorde guère aux personnes éclairées et accoutumées à consulter le bon sens, elle n'est faite que pour les hommes qui sont incapables de réflexion, ou pour des âmes enivrées d'enthousiasme, ou pour des êtres invinciblement attachés aux préjugés de l'enfance⁵ ».

Ce mépris de l'intelligence des croyants n'est pas mort au dix-huitième siècle. Aujourd'hui, le sentiment se lit par exemple chez le philosophe athée Michel Onfray. Au début de son livre *Un traité d'athéologie*, il annonce de manière encourageante : « Je ne méprise pas les croyants, je ne les trouve ni ridicules ni pitoyables ». Mais à la lecture du reste du livre, j'en vins à me demander ce que Michel Onfray écrirait au sujet de personnes qu'il méprise et trouve ridicules et pitoyables. Des croyants en général ou des chrétiens en particulier, il nous dit qu'ils sont « naïfs et niais⁶ », que le christianisme est un ensemble de « névroses, psychoses », de « perversions », une « pathologie mentale personnelle », une « épidémie mentale⁷ ». L'athéisme, nous dit-il, « n'est pas une thérapie, mais une *santé mentale* retrouvée⁸ ». Les croyants sont des « mineurs mentaux⁹ », souffrant d'une « névrose obsessionnelle », ou « psychose hallucinatoire¹⁰ » ; Dieu « met à mort [...] la raison, l'intelligence, l'esprit critique¹¹ » ; en bref, l'église est un endroit où « l'intelligence se porte mal¹² ».

C'est charmant.

Si l'affirmation universelle et catégorique de la bêtise des croyants est (ou du moins devrait être) reconnue comme étant

indéfendable, il reste néanmoins dans la culture française le sentiment qu'une majorité de croyants pourraient bien être sots. Quant aux autres, on suppose qu'il existe une raison ou une autre qui explique comment une personne autrement intelligente peut affirmer une idée aussi irrationnelle que l'existence de Dieu. Quelles sont ces explications possibles ? J'en vois principalement deux : d'un côté, la religion pratiquée par tradition plus que par conviction, et de l'autre, une conviction sincère mais irrationnelle et compartimentée.

« On a toujours fait comme ça »

Pour un certain nombre de croyants, il est assez probable qu'ils s'engagent dans la religion plus par tradition que par conviction. On entend souvent des gens dire qu'ils sont « croyants mais pas pratiquants » (ce qui, soit dit en passant, ne me semble pas bien cohérent), mais je crois qu'il y a également un grand nombre de « pratiquants mais pas croyants ». On va à la messe, on a une croix autour du cou et peut-être une icône au-dessus du lit, mais quand on réfléchit un peu, on ne croit pas vraiment les enseignements de la religion, ou même que Dieu existe ou que la question ait un impact fort sur la vie de tous les jours. Dans le cas de ces personnes, la question : « comment un individu intelligent peut-il croire en Dieu ? » trouve une réponse assez simple : ils ne croient pas *vraiment* en Dieu. Dans les milieux théologiques, c'est ce qu'on appelle le « nominalisme » : on n'est croyant que de nom, mais on ne croit pas *vraiment* à la religion que l'on professe.

Je me permets d'ajouter qu'il s'agit d'un phénomène assez universellement répandu. Je le décris dans le contexte du catholicisme romain parce que c'était ma tradition et c'est celle qui est majoritaire en France (comme dit Ernest Renan, « il y a en

France, jusque chez les incroyables, un fond de catholicisme¹³»), mais je n'aurais probablement pas été plus croyant si ma famille avait été nominalement orthodoxe ou protestante (ou hindoue ou musulmane). Cela n'est donc pas une critique d'une religion en particulier; c'est simplement une confession du fait que, souvent, il y a une différence entre ce que l'on professe le dimanche (ou le vendredi, ou le samedi, selon la religion) et ce que l'on croit vraiment au sujet du monde réel, une différence entre ce qu'on dit et ce qu'on fait. Cela explique en partie pourquoi les résultats des sondages sur les religions continuent à indiquer que plus de 50 % de la France est «catholique¹⁴», et que seulement 30 % se disent «athées», alors que tout le monde autour de moi semblait être aussi incroyant que mon frère et moi. Malgré notre athéisme en pratique, il me restait ce sentiment d'appartenance, d'identification à notre tradition. Quand j'étais tout jeune, un de mes camarades de classe faisait partie d'une famille qui, contrairement à la mienne, était athée *et* se disait athée. Un jour que j'étais allé jouer chez lui, nous avons eu la conversation suivante :

- Toi, Guillaume, tu crois en Dieu ?
- Ben oui, on est catholique dans ma famille. Pas toi ?
- Non, on est athées.
- Ah ?
- Oui, mon père est scientifique. (*C'était un médecin chercheur de renom.*) On croit que les histoires de la Bible c'est pas possible.
- Comment ça ?
- Ben, mon père, une fois, il a essayé de marcher sur l'eau. Il a couru à la surface une seconde maxi, et puis il est tombé dans l'eau.
- ...

Près de vingt-cinq ans plus tard, je me souviens encore d'avoir trouvé ça bizarre : l'argument farfelu, *et* la confession d'athéisme. En pratique, je n'étais pas vraiment plus croyant que lui, mais ça me semblait aride de se dire athée. Au moins, sa famille et lui étaient cohérents entre leur affirmation et leur croyance.

Si je trouvais sa confession d'athéisme bizarre, il existait une autre catégorie de personnes que ma famille et moi trouvions bizarres : les catholiques qui y croient vraiment, et le vivent pleinement. Nous les considérions plus ou moins comme des extrémistes, et nous les moquions gentiment comme étant «branchés en direct» (avec Dieu), ou des «grenouilles de bénitier». L'aumônerie de mon collègue privé catholique organisait entre autres options une visite dans un couvent pour aller «adorer le saint sacrement» : un long moment à rester agenouillé devant une hostie géante, qui, selon la doctrine catholique officielle est réellement devenue le corps du Christ après consécration par un prêtre. Mes parents trouvaient ça nul, et pourtant ma mère était responsable d'aumônerie pour les classes de cinquième. Cela illustre simplement que notre engagement dans certaines activités religieuses était souvent dirigé par autre chose qu'un réel désir de suivre la religion véritable, connaître la vérité spirituelle, ou obéir aux attentes de Dieu.

Pour mon père, je crois que c'était en partie motivé par la tranquillité de ne pas changer la tradition dans laquelle il s'était engagé depuis sa tendre enfance. La religion ne lui prenait qu'une heure par semaine le dimanche, un bon moment en famille, où nous étions tous les cinq, chantions des chansons d'église en se regardant parfois d'un air complice, et écoutions un homme en aube nous dire d'être gentils ; pourquoi changer cela ?

Après ma conversion, des années plus tard, lorsque j'ai enfin engagé avec ma famille les conversations un peu plus musclées au sujet de la *vérité* de l'existence de Dieu et du bien-fondé des religions, papa avait annoncé qu'effectivement il n'avait pas vraiment cru en Dieu et qu'il prenait les histoires de la Bible ou les actions à la messe plus comme des symboles que des réalités spirituelles.

Ce n'était pas le cas de maman. Elle avait été même surprise par l'aveu de papa. Je pense que maman a eu une croyance plus authentique, sincère, engagée. Elle a probablement eu ses moments de doutes, comme beaucoup, mais dans l'ensemble, je pense que la croyance de ma mère (elle aussi très intelligente et autrefois scientifique avant de tout abandonner pour dédier sa vie à ses trois enfants), correspondait au second phénomène que j'ai mentionné ci-dessus : une foi sincère, mais compartimentée, de telle sorte que la question de la vérité des croyances religieuses ne se pose pas vraiment, ou se pose mais joue avec des infractions à la logique, uniquement permises dans le domaine de la religion.

La foi rangée dans un compartiment étanche

Cette seconde raison que je m'imaginai, pour laquelle des gens par ailleurs intelligents croyaient quand même à l'idée «évidemment absurde» de Dieu, était de supposer qu'ils se permettaient des écarts intellectuels dans ce domaine seulement, et nulle part ailleurs. L'accusation est que le chrétien peut être intelligent, mais *n'utilise pas* son intelligence pour éduquer ses croyances religieuses. Soit il isole complètement le sujet de la foi et n'y réfléchit même pas, soit il y réfléchit, mais se permet à son sujet une irrationalité qu'il ne se permettrait dans aucun autre domaine.

C'est ce que suggère le baron d'Holbach encore une fois : « Dès qu'il s'agit de la divinité & de la religion, c'est-à-dire, des objets sur lesquels il est impossible de rien comprendre, les hommes raisonnent d'une façon bien étrange ou sont les dupes de raisonnements bien captieux¹⁵ ! ». Et c'est la thèse qu'il suggère pour expliquer le théisme du génie Isaac Newton : « Cet homme, dont le vaste génie a deviné la nature & ses loix, s'est égaré dès qu'il les a perdus de vue : esclave des préjugés de son enfance, il n'a pas osé porter le flambeau de ses lumières sur la chimère qu'on avoit gratuitement associé à cette nature. [...] En un mot le sublime Newton n'est plus qu'un enfant quand il quitte la physique & l'évidence pour se perdre dans les régions imaginaires de la théologie¹⁶ ».

Je ne sais pas si l'affirmation était justifiée dans le cas de Newton, mais je pense qu'elle avait un peu de vrai dans le cas de mon grand-père. Je n'avais aucun doute sur le fait que Dady était sincère, et encore moins sur le fait qu'il était un génie. Mes discussions récentes avec lui m'ont simplement fait découvrir qu'il se permettait un écart inhabituel dans le domaine de la religion : il affirmait que des contradictions peuvent être vraies au sujet de Dieu. Il niait la loi logique de la non-contradictionⁱ. Il ne faisait évidemment pas ça dans les autres domaines de sa vie, mais la question de Dieu lui donnait apparemment la liberté d'affirmer l'irrationnel. Dès lors, nos discussions sur la question depuis que je suis devenu chrétien et philosophe n'ont pas pu aller très loin de manière fructueuse, car lorsque quelqu'un nie la loi de la non-contradiction, il n'y a pas grand-chose à faire pour lui montrer qu'il se trompe. Le mieux qu'on puisse faire est de lui montrer avec un argument que sa position contient une

ⁱ Principe fondamental de logique selon lequel deux affirmations contradictoires ne peuvent être vraies en même temps et dans le même sens.

contradiction. Mais évidemment, si une contradiction ne lui pose pas de problème, cela ne le poussera pas à reconsidérer sa position contradictoire. Il m'a dit ensuite penser que c'était être intolérant que de dire à quelqu'un que sa religion est fausse. Encore une fois, je doute qu'il applique ce standard à d'autres domaines : j'ai encore une copie de la lettre (hilarante !) qu'il avait envoyée au magazine « Science et Vie », dans laquelle il leur avait expliqué avec démonstrations à l'appui toutes les erreurs qu'ils avaient commises dans leur article sur l'énergie éolienne (ils avaient ensuite publié sa lettre, ce qui est tout à leur honneur). Il va de soi que sa lettre de réfutation imparable n'était pas « intolérante », c'était juste une correction par souci de la vérité (et une bonne leçon de science, amusante à lire pour ses petits-enfants très fiers). Mais donc sur la question de Dieu, nos échanges se sont arrêtés dès lors qu'il me l'a demandé, afin de ne pas abîmer notre relation. Je m'y suis plié, car j'adore mon grand-père. Et évidemment je le respecte toujours infiniment pour son brio intellectuel ; il a juste ce compartiment avec un traitement spécial pour la pensée religieuse, celui-là même que je supposais des années auparavant exister chez les gens intelligents croyant en Dieu.

Il y avait enfin quelques autres personnes intelligentes et croyantes dans mon entourage, au sujet desquelles je n'étais pas sûr. Un des prêtres à l'église de Saint-Lambert avait apparemment fait Polytechnique aussi. Cette information m'avait été répétée plusieurs fois par mes parents ou des proches, avec un air de dire « il est polytechnicien, donc intelligent, et son intelligence éduque sa foi de prêtre. » Mais personnellement, je ne l'avais jamais entendu appliquer ses compétences intellectuelles (scientifiques ou pas) à des questions spirituelles. Sa foi était-elle éduquée par son intelligence ? Je n'avais pas

de raison de le croire ; ni d'en douter, me direz-vous, mais la culture française me poussait à croire au contraire qu'il tombait dans l'une ou l'autre de ces catégories de croyants, dont la foi est soit inexistante, soit ouvertement irrationnelle, soit protégée de toute réflexion logique.

Professionnels d'un sujet dépourvu de sens ?

Mes parents avaient quand même un bon nombre de livres sur la religion, et pas uniquement des ouvrages superficiels ; certains contenaient apparemment de la théologie assez théorique. Je ne les ai évidemment jamais lus, mais un jour, peu de temps après avoir laissé la religion derrière moi, je suis passé devant la bibliothèque du salon, et j'ai vu un de ces tomes : «Théo, l'encyclopédie catholique pour tous». Je l'ai saisi, j'ai lu son sous-titre, et je me suis dit : «encyclopédie ? Quel drôle de nom ! On dirait un manuel qui contient du savoir réel. Comment est-ce qu'ils peuvent prétendre *savoir* quoi que ce soit au sujet d'un Dieu qui n'existe pas, et nous l'expliquer dans un livre aussi gros ? Il n'y a certainement pas d'*information* dans un livre pareil ; tout doit être inventé.» Cette pensée un peu naïve mais sincère n'était pas exactement originale, et voilà comment je l'aurais formulée si j'avais eu l'éloquence d'un philosophe athée des Lumières tel que le baron d'Holbach : «La théologie n'est qu'une science de mots qu'à force de les répéter on s'accoutume à prendre pour des choses ; dès qu'on veut les analyser on trouve qu'ils ne présentent aucun sens véritable¹⁷». J'ai reposé le livre dans la bibliothèque, je n'en ai pas dit un mot à maman, et je suis revenu rapidement dans le monde réel, poursuivant ma course à l'intelligence par le biais de mes études des *vraies* sciences, les maths et la physique, tout en supposant que les croyants l'étaient juste par tradition ou par défaut d'y avoir bien réfléchi.

Cette fausse supposition me mènerait quelques années plus tard à être bien confus, lorsqu'à Paris, je rencontrerais enfin Robert. Robert était un homme qui, non seulement croyait réellement, mais menait aussi une vie éduquée et changée en tout point par sa foi en Dieu ; une anomalie ! Il semblait *vraiment* croire en Dieu et son fils Jésus, dans le monde réel, au point que l'existence même de Dieu a une influence sur ce monde. Cette rencontre sera déroutante pour moi, mais n'allons pas trop vite ! Pour l'heure, j'étais ignorant de l'existence des croyants intelligents, ceux du présent tout comme ceux du passé. Or, notons-le, dans l'histoire aussi, et ce bien avant que *mon* histoire ne commence, il y avait bien des chrétiens de génie qui n'ont pas rangé leur foi dans un compartiment étanche à la raison. Augustin et Thomas d'Aquin, pour n'en prendre que deux, sont des peintures souvent citées comme de grands noms de l'histoire. Plus près de chez nous, le panthéon des penseurs chrétiens inclut un bon nombre de Français : Jean Calvin, René Descartes, Nicolas Malebranche, Blaise Pascal ; on peut être en désaccord avec ce que ces illustres messieurs ont à dire (et j'ai moi-même mes désaccords avec certains d'entre eux), mais il est clair qu'il s'agit de penseurs théistes de gros calibre, et qu'ils ont profondément réfléchi à la question de la religion. Leurs écrits sont reconnus dans les milieux athées aussi bien que dans les milieux croyants, et ils ont influencé les plus grands philosophes contemporains après eux. Aujourd'hui, leurs héritiers intellectuels chrétiens se trouvent plutôt majoritairement dans le monde anglo-saxon, qui nous offre des philosophes analytiques chrétiens époustouflants tels qu'Alvin Plantinga, Richard Swinburne, Peter van Inwagen, Paul Helm, William Lane Craig, et des dizaines, voire des centaines d'autres, qui étudient et

publient de la littérature de premier rang sur toutes les questions importantes touchant de près ou de loin à Dieu. Se trompent-ils sur la question de Dieu ? Peut-être. Sont-ils idiots et incapables de réfléchir ? Certainement pas. Leurs têtes ont-elles juste déraillé sur ce point ? Leurs cerveaux leur ont-ils fait défaut ?... ça dépend !

De quoi cela dépend-il ? Cela dépend de ce que l'on pense être la fonction du cerveau. C'est là une question fascinante qu'a posée Alvin Plantinga : à quoi sert le cerveau ? Dans quel but le cerveau humain a-t-il été conçu ?

Le cerveau : en quête de survie, ou de vérité ?

Selon le baron d'Holbach, le croyant déraisonne quand il affirme l'existence de Dieu : sa (petite) cervelle ne *fonctionne* pas correctement ! Très bien, parlons-en, justement, de la fonction du cerveau.

Selon le croyant, le cerveau a été conçu par Dieu le Créateur, dans le but que les hommes raisonnent proprement pour accéder à la vérité, ce qui nous permet de lui faire confiance.

Selon l'athée partisan de la théorie darwinienne, en revanche, c'est par un long processus naturel que le cerveau a été conçu, et que l'homme a appris à raisonner ; ceci dans l'unique but de *survivre*... et non pour connaître la vérité. Croyez ce que vous voulez, la sélection naturelle se moque de la vérité, ce qui compte, c'est qu'une croyance vous permette de survivre. Ce problème a provoqué, chez Darwin, son célèbre « doute affreuxⁱ » : nous n'avons aucune raison de

ⁱ Il écrivit : « Mais ensuite le doute affreux s'élève toujours en moi, de savoir si les convictions de l'esprit de l'homme, qui a été développé à partir de l'esprit d'animaux plus bas, ont aucune valeur, ou sont ne serait-ce qu'un tout petit peu fiables. Quelqu'un ferait-il confiance aux convictions de l'esprit d'un singe, s'il y avait des convictions dans un tel esprit ? » Charles Darwin à W. Graham, 3 juillet 1881, in *The Life and Letters of Charles Darwin*, Boston : Elibron, 2005, éd. or. : 1897, 1:285.

penser que si nous raisonnons bien pour survivre, nous raisonnerons tout aussi bien pour produire des croyances vraiesⁱ.

Un athée naturaliste et darwiniste devrait donc douter de sa fiabilité à connaître la vérité et, par extension, de la fiabilité de toutes les croyances produites par son raisonnement... y compris ses propres convictions ! Son raisonnement s'autoréfute. Du point de vue de la raison, cette position est intenableⁱⁱ.

La raison déraisonne ?

Évaluons la réponse intéressante d'un penseur athée français. Dans son livre *L'esprit de l'athéisme*, le philosophe André Comte-Sponville tente de réfuter certains arguments classiques en faveur de l'existence de Dieu. Certains de ces arguments reposent sur des prémisses fortement appuyées par la raison humaine, et pour éviter leur conclusion que Dieu existe, Comte-Sponville s'en prend à la raison elle-même. Il demande : « Qu'est-ce qui nous prouve, même, que notre raison ne déraisonne pas ? Seul un Dieu pourrait le garantir et c'est ce qui interdit à notre raison d'en prouver l'existence (il y aurait un cercle, comme chez Descartes : la raison prouve l'existence de Dieu, qui garantit la véracité de notre raisonⁱ⁸) ». Intéressant ! Il est donc d'accord que seule l'existence de Dieu assure que nos facultés cognitives sont fiables, de telle sorte

ⁱ Un athée vous répondra parfois : « Il va de soi que si nos facultés cognitives sont fiables pour obtenir la vérité, alors elles fournissent par là même un avantage en terme de survie ; en effet, si je perçois correctement la vérité au sujet du monde qui m'entoure, je suis bien plus apte à éviter les dangers qui menacent ma vie fragile dans un monde hostile ». Le problème, c'est que pour faire confiance à nos facultés cognitives, il aurait fallu non pas que « si elles sont fiables alors elles aident à la survie », mais au contraire que « si elles aident à la survie, alors elles sont fiables ». Et cette dernière implication n'est absolument pas vraie. Il n'y a aucune raison de penser que si nos facultés cognitives sont adaptées à la survie, alors elles sont fiables pour produire des croyances vraies.

ⁱⁱ Le philosophe athée contemporain Thomas Nagel va dans le même sens : « L'histoire évolutionniste laisse l'autorité de la raison dans une position bien plus faible. [...] Le naturalisme évolutionniste implique que nous ne devrions prendre au sérieux aucune de nos convictions, y compris la vision scientifique du monde, dont le naturalisme évolutionniste lui-même dépend ». Thomas NAGEL, *Mind and cosmos: Why the materialist neo-darwinian conception of nature is almost certainly false* [Esprit et cosmos : pourquoi le naturalisme matérialiste néo-darwinien est presque complètement erroné] New York: Oxford University Press, 2012, p. 28.

que présupposer la fiabilité de notre raison, c'est présupposer l'existence de Dieu. Mais donc comme les arguments en faveur de l'existence de Dieu présupposent la fiabilité de notre raison, Comte-Sponville les accuse de présupposer l'existence de Dieu qu'ils cherchent à prouver!

Cette critique est mal placée. Évidemment, les arguments rationnels pour l'existence de Dieu présupposent la fiabilité de la raison, mais cette fiabilité ne devrait pas être controversée; elle est admise par quiconque offre un argument rationnel, le croyant comme l'athée. La fiabilité de notre raison est une présupposition d'André Comte-Sponville lui-même, lorsqu'il engage les arguments théistes en écrivant un livre de philosophie! Si la raison humaine n'est pas fiable, pourquoi raisonner avec le lecteur de *L'esprit de l'athéisme*? Clairement, il présuppose que la raison humaine est fiable, et donc s'il ajoute maintenant que seul Dieu peut le garantir, il ne nous offre pas une raison de douter des arguments pour Dieu ou de la fiabilité de notre raison; ce qu'il nous offre, c'est une raison supplémentaire de croire que Dieu existe. À la bonne heure.



J'aurais pu découvrir ce genre d'argument logique fascinant si j'avais connu l'existence d'Alvin Plantinga, ou des nombreux penseurs chrétiens qui sont aujourd'hui mes collègues dans des sociétés professionnelles de philosophie et de théologie, mais à l'époque du collège et du lycée, j'ignorais évidemment leur existence, et surtout j'avais d'autres préoccupations beaucoup moins intellectuelles et bien plus pressantes: la musique, le sport, et les femmes.